

Le Constitutionnel

ORGANE DU DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES

VOLUME XI

TROIS-RIVIÈRES JEUDI 23 JANVIER 1879

NO. 4

FEUILLETON.

LE

Drame de Marcilly

PAR

LOUIS BAILLEUL.

II

LA PREDICTION S'ACCOMPLIT.

(Suite)

Jamais l'aspect de cette habitation ne lui avait semblé si sombre. Il passa quelques instants à contempler le tableau qui se déroulait sous ses yeux, et puis il se mit à descendre le sentier en circuit qui conduisait au fond de la vallée. Au pied du précipice était la loge du garde-chasse et l'entrée principale du parc. Georges passa et se dirigea en droite ligne vers l'abbaye.

Quelques minutes de marche l'amènèrent au bord du lac, d'où une superbe allée de tilleuls conduisait à la principale entrée du château. Arrivé au bas du grand escalier de pierre, Georges gravit les degrés et frappa à la porte de chêne. Elle lui fut ouverte par le vieux portier, qui l'accueillit respectueusement et le fit entrer dans la bibliothèque, en attendant qu'il allât prévenir la comtesse de son arrivée.

Machinalement, Georges de Favorolles s'approcha de la fenêtre et porta ses regards sur la scène qu'il apercevait de là, sur le lac qui s'étendait jusque sous les murs de l'abbaye et que rendaient encore plus sombre les branches des grands arbres qui couvraient ses bords, et, plus loin, la ceinture de collines au-dessus desquelles la lune montait lentement. Tandis que Georges contemplant vaguement cette scène, son attention fut attirée par une femme vêtue de noir, qui glissait comme un esprit au milieu des arbres. Il ne put voir sa figure, mais la grâce ineffable de ses mouvements fascina ses yeux. Enfin elle se retourna et il aperçut, à la lueur incertaine de la nuit, un visage si beau qu'il lui rappela la description qu'il avait lu des femmes d'Orient. Elle disparut dans un bosquet, et Georges de Favorolles se retourna pour saluer sa tante qui entra.

La comtesse, les yeux pleins de larmes, la voix brisée par le chagrin, s'avança vers son neveu lui tendit la main. Une conversation de quelques instants suffit pour mettre le jeune homme au courant des faits que nous connaissons. Georges de Favorolles demeura comme sa tante, persuadé que le comte avait succombé à quelque maladie interne qui avait succombé à la science des hommes de l'art, et ce fut une grande consolation pour la pauvre veuve de n'être pas obligée de croire qu'il y avait autour d'elle des assassins.

La comtesse sonna ensuite et donna l'ordre au domestique qui se présenta de conduire Georges à la chambre qui lui était préparée, afin qu'il pût changer de vêtements. L'appartement qu'on lui avait destiné était situé juste au dessus de la bibliothèque et avait vue sur le lac. Involontairement, Georges alla à la fenêtre et regarda dans la nuit. La lune était déjà si haute dans le ciel qu'elle se réfléchissait dans le lac et que ses rayons argentés éclairaient tout ce vaillon. Il aperçut encore la même jeune femme qui sortait d'une allée et se dirigeait vers la maison, où il entra.

Après que Georges de Favorolles eut changé de linge et de vêtements, et lorsqu'en un mot, il fut prêt à descendre au salon, nous devons dire qu'il offrait un rare spécimen de noble et rare beauté. Il avait, à cette époque, vingt-cinq ans ; il était grand et bien proportionné ; il avait des épaules larges, une poitrine robuste et des membres

puissants ; il y avait de la dignité dans sa tête, son front large brillait d'intelligence ; ses manières avaient de la grâce et il causait admirablement. Il était un de ces hommes qui attirent et gouvernent sans effort.

Quand il entra dans le salon, il le trouva déjà éclairé et occupé par trois personnes. La première qui était sa tante, se leva et le conduisit aux deux autres, qui fixèrent immédiatement son attention.

Languissamment penchée dans un fauteuil, était une jeune fille blonde, au teint délicat, avec des yeux gris. A sa droite, et se tournant affectueusement vers elle, était une belle et grande femme qui dans sa robe de velours noir, paraissait avoir la majesté d'une reine.

— Madame, permettez moi de vous présenter mon neveu, M. Georges de Favorolles ; la princesse Pezzilini, monsieur de Favorolles, dit la comtesse en présentant respectueusement Georges à la belle étrangère.

Georges salua et se dit très honoré de faire la connaissance de la veuve de l'héroïque prince Pezzilini.

La princesse de son côté, leva sa tête majestueuse, sourit doucement, et immédiatement reporta toute son attention sur la jeune fille qui était assise près d'elle. Mais un seul coup d'œil avait suffi à Georges de Favorolles pour s'assurer qu'elle offrait un des types les plus rares et les plus étranges de beauté italienne. Elle était blonde comme si elle était née dans le nord de notre France et non sur les bords brûlants de l'Adriatique et, si la terre de sa naissance lui avait donné de son feu, on ne s'en apercevait que dans le sourire qui se jouait parfois sur ses lèvres et à l'éclat que lançait ses yeux bleus.

Georges recueillit toutes ces impressions durant le court espace de temps que dura sa présentation, et puis il s'approcha de la jeune fille, qui était couchée dans le fauteuil de sa cousine Jeanne.

Il la salua gravement et affectueusement, ainsi que le voulaient les circonstances sérieuses dans lesquelles ils se voyaient et puis, observant pour la première fois son air d'extrême délicatesse, la longueur de son attitude et de ses manières, il s'alarma et exprima la crainte qu'elle n'eût été souffrante.

— Non, elle n'est pas malade ; c'est à dire pas sérieusement malade, mais elle n'a jamais été bien ni très forte depuis..... depuis notre grand malheur, répondit la comtesse d'une voix tout émue.

— Non certes ! elle n'est pas bien ! se dit Georges de Favorolles, en regardant avec inquiétude cette jeune fille si pâle, si frêle, si transparente, que, quelques mois auparavant, il avait quitté pleine de vivacité et de santé. Elle n'est pas bien sans être sérieusement malade ! Etait il donc possible que ce grand changement qu'il remarquait chez sa cousine se fût produit d'une façon tellement graduée que ses effets eussent échappé même aux yeux d'une mère affectionnée ? Les choses doivent s'être passées ainsi, se dit Georges, en tenant dans ses mains les mains amincies de sa cousine, et en se promettant d'appeler dès le lendemain l'attention de la comtesse sur cet effroyable changement qui avait bien pu ne pas la frapper, aborbée qu'elle était par la maladie et la mort de son mari, mais qui était pleinement visible pour lui qui avait peine à le reconnaître.

Tandis qu'il faisait ces réflexions, approcha doucement un pas, et la comtesse s'adressa à lui, en disant : — Ma nièce Emma, Georges.

De Favorolles leva la tête et reconut la jeune fille qu'il avait aperçue près du lac, et dont sa tante lui avait annoncé l'arrivée dans sa lettre. — Ma cousine, je suis heureux de vous voir, dit-il en lui serrant la main et en la laissant tomber presque aussitôt.

La jeune fille rougit, baissa les yeux et accepta la chaise qu'il s'empressa de lui avancer. Georges se plaça auprès de Jeanne et entra en conversation avec elle et sa princesse Pezzilini ; mais nous devons avouer que ses regards se

portèrent furtivement sur la jeune Asiatique qui exerçait sur lui-même cette influence à laquelle nul n'avait encore échappé.

On annonça le dîner, et Georges présenta son bras à la princesse pour la conduire à la salle à manger. Il fut placé à table à côté d'elle ; mais, tout en soutenant la conversation, il ne pouvait s'empêcher de songer à cette jeune fille, sa cousine, qui était assise en face de lui, et dont la position lui semblait si digne d'intérêt.

Après le dîner ils retournèrent au salon ; la soirée se passa jusqu'au moment où la comtesse, faisant remarquer qu'il était tard et que Jeanne paraissait fatiguée, chacun se leva pour se retirer.

Rentré dans sa chambre, Georges de Favorolles renvoya le vieux valet barra la porte et se mit à arpenter l'appartement, en donnant cours à ses pensées. Le fait est qu'il avait assez de sujets capables d'occuper son esprit et d'éloigner le sommeil de ses paupières. La présence de la princesse Pezzilini dans la maison ; la mort de son oncle, la santé de sa cousine qui déclinaient ; cette jeune fille qui venait du fond de l'Asie pour se mêler à son existence.— toutes ces réflexions l'absorbaient encore longtemps après que minuit avait sonné.

III

OU EST LE COUPABLE.

Georges de Favorolles était revenu à Marcilly avec la persuasion qu'il y resterait quelques mois, et qu'au bout de ce temps, aussitôt que le permettrait les convenances, serait célébré sa pompe, le mariage qui ferait de lui le chef de la famille. Telles étaient les instructions laissées par le comte à sa femme, en mourant, et que celle-ci avait fait connaître à Georges dans la lettre qu'il avait écrite pour le rappeler.

Les jours, les semaines et les mois s'écoulaient. La santé de Jeanne, malgré tous les efforts des médecins déclinaient visiblement. Il arriva un jour où elle était mourante, et quoique personne n'osât le dire, tout le monde le savait. La pauvre enfant elle-même le sentait, et au lieu de se préparer pour la cérémonie de son mariage qui avait été fixé au 1er de mai, elle détachait de plus en plus ses pensées du monde pour les porter vers le ciel. D'une tournure d'esprit naturellement sérieuse, elle montrait une patience, une résignation et une abnégation dignes d'une sainte.

Souvent, il lui arrivait, tandis qu'elle était couchée dans son fauteuil, de suivre du regard les mouvements de Georges et d'Emma dont elle devinait l'embarras en sa présence. Avec la perspicacité particulière aux âmes qui vont quitter la terre, elle avait compris qu'ils étaient attirés l'un vers l'autre par un sentiment dont eux-mêmes ne s'étaient pas rendu compte, et que peut-être ils ne soupçonnaient même pas. Georges et Emma s'évitaient mutuellement autant que cela leur était possible ; jamais ils ne s'adressaient la parole. Mais c'était sans doute toutes ces nuances qui avaient permis à Jeanne de lire dans leur cœur.

— Pauvres amis, murmurait elle parfois, c'est Dieu qui a permis cette sympathie qui les attire l'un vers l'autre, et que, dans leur innocence ils prennent pour de l'aversion. Mais un mot suffira pour porter la lumière dans leurs cœurs. Et moi qui vais mourir, enverrai je leur joie ? Oh ! non, non ! car je sais que à où je vais, il y a une plénitude de bonheur que l'imagination de l'homme n'a jamais rêvé.

De jour en jour, la pauvre enfant sentait ses forces l'abandonner ; ses jours devenaient de plus pâles, de plus en plus creuses, tandis que l'Espérance-Saint qui l'animait brillait d'un éclat plus s'éraphique.

Les symptômes de sa maladie étaient les mêmes que ceux qui avaient emporté son père. Les médecins les plus habiles furent appelés, et toute leur science fut impuissante à arrêter les progrès du mal. Ils ne purent même pas découvrir la nature de la maladie. A CONTINUER.

VERITABLES MACHINES A COUDRE SINGER NEW-YORK



La meilleure preuve de la grande supériorité de ces machines à coudre sur toutes les autres, est appuyée sur le fait que durant l'année 1877 le Com. agée Manufacturière de Singer vendit l'énorme quantité de 28,812 machines à coudre. C'est le plus grand nombre de machines à coudre qui ait été vendues dans l'espace d'une année par aucune compagnie. Nous tenons toujours le meilleur assortiment d'aiguilles, d'huile et de matériaux pour machines à coudre. Ces machines sont vendues à des conditions faciles de paiement. On prend en échange de vieilles machines à coudre. The Singer manufy Co. 166 RUE NOTRE-DAME TROIS-RIVIERES. E. SMITH AGENT. Trois Rivières, 7 août 1878.

A VENDRE. Cette belle propriété située sur la r. St. Pierre, appartenant à M. L. SYMMES.

contient : \$ 2400 comptant, et la b avec in édit de sept par cent. Trois-Rivières, 19 Août 1878.

M. MARCHAND Organiste et Professeur de Piano, 167 RUE DES CHAMPS 167

M. MARCHAND prend la liberté d'annoncer à ses amis et au public en général qu'il donnera des leçons de piano chez lui et à domicile à raison de deux piastres (\$2.00) par mois. M. Marchand annonce aussi qu'il accorde les pianos. Trois Rivières 21 Août 1878.

CLASSE LA CE, Le soussigné est prêt à recevoir des ordres pour la saison prochaine. Il garantit fournir à ses pratiques. De la Glace de Première Qualité Régulièrement, à domicile. PRIN

Pour la saison finissant le 15 Septembre \$5.00 dont \$2.50 payable dans la 1ère semaine de la distribution et \$2.50. dans la 1ère semaine d'août. On distribuera la glace aussi à raison de \$1.25 par mois.

N. B.—Au-dessus de la glacière il y a de appartements très vastes où l'on reçoit de voitures en dépôt pour la saison qu'elles peuvent servir. Le soussigné les prendra \$2.00 par voiture par semaine et se charge d'une assurance aux deux tiers de la valeur de l'article déposé chez lui.

T. LEMAY, BUREAU: RUE DES FORGES No. 7 -Riviroitières 29 Mars 1878.

J. M. DESILETS, AVOCAT. (Ci-devant Magistrat de District.) TROIS-RIVIERES. Bureau : Rue St. Joseph, No. 28. Résidence : Rue Notre-Dame (Est) No. 95 CONSULTATIONS : Au Bureau, de 9 heures A.M. à 5 heures, P.M. A Domicile, de 7 à 9 hrs. P. M. 6 Septembre, 1878.

Vente Importante LENCAN.

SACRIFICE ENORME

Le soussigné a reçu instruction de PH. MARTEL Ecuier de vendre SANS RESERVE à son Magasin No. 181, Rue Notre-Dame, la balance de son Stock de Marchandises Sèches, au montant d'environ \$2,500

La vente aura lieu ce soir à 7 heures et se continuera demain à 10 heures A. M. Le tout sera vendu en détail et sans réserve. J. A. Gélinais, ENCANEUR. Trois Rivières 30 Dec. 1878.

ATTAQUES D'EPILEPSIES HAUT-MAL.

Toujours guéri.—pas de BLAGUE—en ayant u age pendant un mois, des Célèbres Poudres Infaillible du Dr. Gouillard pour ces Attaques Pour convaincre les patients comme quoi ces Poudres auront l'effet que nous leur attirerons, nous en enverrons une boîte de Port une boîte gratis, pour en faire l'essai. Comme le Docteur Gouillard est le seul médecin qui ait fait une étude spéciale de cette maladie, et comme à notre connaissance des milliers de personnes ont toujours été guéries, en faisant usage de ces Poudres, nous les garantissons comme cure permanente dans tous les cas, ou nous vous remboursez votre argent. Tout patient doit s'empreser de faire usage de ces Poudres, et être convaincu de leurs pouvoirs curatifs. Prix, pour une grande boîte, \$3.00 ou a boîtes s pour \$10.00, envoyées par la maille partout les Etats-Unis ou le Canada, au reçu du prix, ou par Express, C. O. D. Adressez : ASH & ROBBINS, 360 Fulton Street, Brook Y, N. Y.

Le prof. J. Y. Egan et sa Bande IMPERIALE.

Le Prof. Egan a fait une étude spéciale de la rupture et ses talents distingués ont été couronnés de succès. Sa longue et heureuse expérience a été la cause d'un grand nombre de guérisons chez les vieux et les jeunes. Il n'a jamais failli lorsque le remède a été appliqué à temps. A l'honneur de ce Monsieur nous sommes heureux d'attirer l'attention de nos lecteurs sur le certificat suivant, donné par un Monsieur de profession en faveur de la Bande Impériale du Prof. J. Y. Egan, qui donne pleine et entière satisfaction. Voyez l'annonce dans une autre colonne. HAMILTON, 18 Juillet, 1878. 14 Juin, 1878. 14 Août.

A LA CLASSE OUVRIERES.

Nous sommes maintenant prêts à fournir de P. M. plus de douze mille de nos ouvrages de la société, constamment ou à discrétion. Nouvelle broque, facile et profitable. Les personnes des deux sexes peuvent gagner facilement de 50 cents à \$5.00 par semaine et une somme proportionnelle en y employant tout leur temps. Les garçons et les filles y gagnent autant que les hommes. Que tous ceux qui verront cet annonce envoient leur adresse, et ils jugeront par eux-mêmes de l'offre sans précédent que nous leur faisons pour qu'ils en fassent l'essai. A ceux qui ne seront pas tout à fait satisfaits de nos ouvrages, nous leur enverrons une plus-tre pour le trouble d'avoir écrit. D'engagements complets, des échantillons de ses ouvrages valant plusieurs piastres par semaine à y travailler, et une copie Foyer Domestique Home and Fire Side, Publication des plus v lumineuses et des mie illustrations sera envoyée franco par la mail. Lecteurs si vous avez besoin d'ouvrage permanent et profitable, adressez vous à George Stinson et Co, Portland, Maine.

PEPINIERE VALIQUET.

Arbres Fruitiers de toute espèce. Pomiers, Poiriers, Framboisiers, Cerisiers de France, Grosseliers, Gadelliers, Framboisiers, Fraisiers de Jardin, Mûriers améliorés, Rosiers. Toutes commandes dont on voudra bien me s'aviser, devront être adressées aux Trois-Rivières. BOITE 226 N. C. VALIQUET, Trois-Rivières 26 Oct. 1878.—la

A VENDRE

1 POELE DOUBLE TROIS PIEDS Nouveau Patron

AINSI QU'UN DE DEUX PIEDS ET DEMI

AUSSI QUE SERONT VENDUS A PRIX FIJUS

S'ADRESSEZ A CE BUREAU.

Trois Rivières 30 Aout 1878. CONSOMPTION. RADICALEMENT GUERIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie qui désirent être guéries, devraient essayer Célèbres Poudres Consomptives du Dr. Gouillard. Ces poudres sont la seule préparation qui guérira de la consommation et toutes les maladies de la Gorge et de l'œsophage. Nous avons une telle confiance en elles que pour vous convaincre, qu'il n'y a pas de BLAGUE en ceci, c'est que nous en expédions gratuitement et franc de port, par la maille, une Boîte à toutes personnes qui voudront en faire l'essai. Nous nous engageons plus notre argent, que vous n'avez été parfaitement satisfait de leurs puissants effets. Si vous tenez à la vie, ne différez pas d'essayer de ces poudres, vu qu'elles vous guériront certainement. Prix pour une grande boîte \$3.00, envoyées par la maille partout les Etats-Unis ou le Canada par la maille, au reçu du prix.—Adressez : ASH & ROBBINS, 360 Fulton Street, Brooklyn N. Y.

Alex. Houlston, SYNDIC OFFICIEL.

No. 14, Rue St. Joseph, Trois-Rivières 21 Juillet 1878.

PERDU.

A la gare du chemin de fer en cette Cité, un petit épagneul moucheté café et blanc avec un collier en chaîne portant le nom du propriétaire, L. O. Lemieux, Lévis. Ceux qui le remettront à la gare seront généreusement récompensés. Trois-Rivières 28 Aout 1878.

BANQUE VILLE-MARIE.

AVIS La BANQUE VILLE-MARIE ouvrira à Trois-Rivières, dans les bâtiments appartenant à T. E. Normand Eor, sur la rue Notre-Dame No. 179, un bureau d'agence pour les opérations de commerce de Banque Mercredi la vingt courant. Par ordre P. A. FAUTEUX, tré., 12 Novembre 1878.

IS PAPER IS ON THE WATER



No. 6 Advertising Contracts can be made.

The Constitutionnel



TROIS-RIVIERES, 22 JAN. 1879

L'EXPOSITION DE LA PROVINCE DE QUEBEC.

Nous lisons dans le Français, de Paris, à la date du 30 décembre :

Si loin que soit déjà l'exposition universelle, on se souvient peut être que dans une section du Champ de Mars, s'élevaient les envois de la Confédération canadienne.

Un correspondant du Herald défend l'hon. M. David Ross contre le soupçon de n'être pas sympathique à nos nationaux.

Le Globe dit que les marchands de bois commencent à ressentir les effets de la baisse des denrées.

Le Gouvernement fédéral se propose de faire élargir et creuser le canal de Chambly, cet hiver, depuis St. Jean jusqu'au village de Chambly.

Une dépêche de Winnipeg dit que les abbés Filion et Charbonneau ont été acquittés.

Le chemin de fer du Sud-Est sera terminé de Sorel à Sutton Junction, distance de 96 milles, vers le 1er de février prochain.

M. Thomas Vallée, surintendant du chemin de fer du Nord et frère du député de Portneuf, est tombé mort d'une maladie de cœur dans le rassemblement de l'Eglise des Jésuites.

fait sans discernement et qu'en votre qualité d'homme de bien et de chrétien, vous avez pu distinguer facilement la vraie science qui s'appuie sur Dieu, de cette science fautive et illusoire, fruit de l'orgueil et de la vanité humaine.

"Aussi, en voyant cette France chérie, berceau de nos aïeux ; cette France glorieuse, qui brille comme une étoile parmi les nations ; cette France catholique qui a mérité le beau nom de fille aînée de l'Eglise ; si vous avez éprouvé de l'admiration pour les sentiments chevaleresques et chrétiens de ses plus nobles enfants, vous n'avez pu vous défendre d'un sentiment de tristesse en voyant la cécité morale ou la perversité de quelques esprits dévoyés qui veulent détruire l'unité harmonieuse qui doit exister entre la vraie science et la foi, en s'efforçant de les mettre partout en désaccord.

"Vous avez dû alors éprouver un sentiment d'orgueil bien légitime en pensant à la patrie absente à notre beau, mais rude Canada, où ne pourront jamais s'acclimater ces plantes exotiques et vénérées appelées athéisme et matérialisme."

Une représentation de Polyucte, où des artistes improvisés s'étaient partagés les rôles, a clos cette belle fête, dont un écho joyeux vient d'arriver jusqu'à la mère-patrie.

INFORMATIONS.

—Le writ de Charlevoix a été lancé. Appel nominal, le 6 février ; scrutin, le 13.

—Les Lieutenants-Gouverneurs d'Ontario, Québec, Nouveau Brunswick, Nouvelle-Ecosse et des autres provinces, sont invités à un grand dîner que le Gouverneur-Général donnera à Rideau Hall, le lendemain de l'ouverture de la session.

—Un correspondant du Herald défend l'hon. M. David Ross contre le soupçon de n'être pas sympathique à nos nationaux.

—Le Dr. F. A. Sirois, de St. Pascal est nommé shérif à Kamouraska.

—La Gazette du Canada publie la nomination de M. Edouard Vachon comme officier de douane aux Escoumains, et de M. J. P. Carréau comme syndic à St. Jean d'Iberville.

Le Globe dit que les marchands de bois commencent à ressentir les effets de la baisse des denrées.

Le Gouvernement fédéral se propose de faire élargir et creuser le canal de Chambly, cet hiver, depuis St. Jean jusqu'au village de Chambly.

Une dépêche de Winnipeg dit que les abbés Filion et Charbonneau ont été acquittés.

Le chemin de fer du Sud-Est sera terminé de Sorel à Sutton Junction, distance de 96 milles, vers le 1er de février prochain.

M. Thomas Vallée, surintendant du chemin de fer du Nord et frère du député de Portneuf, est tombé mort d'une maladie de cœur dans le rassemblement de l'Eglise des Jésuites.

—Le Palais de Vanderbilt.

Grâce au magnifique héritage que lui a laissé son père, le célèbre commodore, M. Vanderbilt, possède actuellement une fortune d'environ \$100,000,000, dont il veut faire un usage princier.

dessus de la magnifique cathédrale qui s'élève déjà dans cette même avenue.

Le palais sera bâti en marbre, dont la plus grande partie sera importée. Il rappellerait, dans de moindres proportions, celui des Tuileries de Paris, qui a été incendié pendant l'insurrection de la Commune.

La bâtisse seule, sans compter les aménagements et les décorations intérieures, coûterait de \$1,500,000 à \$2,000,000. M. Vanderbilt voudrait s'installer dans sa nouvelle demeure dans deux ans.

La Légende du Vin de Champagne.

Bacchus avait fait la conquête de l'Inde ; le premier des conquérants—et sans doute le dernier—il avait soumis les nations sans les combattre donnant aux peuples la paix au lieu de la guerre, la paix avec ses bienfaits : l'agriculture, l'industrie, les arts.

Beau de sa belle jeunesse, le dieu Liber, vêtu de pourpre et chaussé d'or, ayant pour sceptre une baguette ornée de pampres et pour couronne une grappe de raisin, est monté sur un char traîné par des tigres ; ses généraux Pan et Silène marchent à ses côtés, les Bacchantes et les Satyres les suivent.

Comme tous les guerriers, Bacchus eut le cœur tendre. Vous vous souvenez de l'Ariane éplorée qui le séduisit au retour de l'Inde. Elle était belle, celle que Thésée délaissa ; Bacchus lui promit une éternelle fidélité ; mais un jour que chez le roi Jean il était allé en visite, Erigone, fille de ce prince, lui fit oublier Ariane.

Les dieux d'alors ne tenaient pas plus leurs serments que les hommes d'aujourd'hui.

Vous savez aussi les résistances de la princesse, et comment elle se laissa tenter par une grappe dans laquelle s'était cachée le dieu.

Erigone était jalouse ; elle crut un jour avoir surpris des regards d'intelligence entre celui qu'elle aimait et une des suivantes, du nom d'Aï, blonde aux yeux pétillants, dont la mort fut aussitôt décidée.

Bacchus apprenant ce meurtre inutile, pleura, dit-on, la pauvre morte et demanda à Jupiter de la rendre immortelle. A la prière de son fils, Jupiter la changea en une liqueur claire comme le teint de la jeune fille et l'enferma dans une urne qu'on boucha soigneusement avec de la cire. Et le souverain des dieux s'adressant à un Faune de la suite de Bacchus :

—Prends cette urne, dit-il, et l'en vas bien loin ; elle contient une nymphe immortelle que tu adoreras, et qui pour toi dévoilera tous ses charmes ; pars, et ne t'arrête pour la rendre à la lumière que lorsque tu seras certain d'être à l'abri de toutes poursuites.

Arrivé sur un sommet presque nu, au-dessus d'une grande rivière, loin de tout regard humain, le Faune remercia les dieux, et se mit à enlever la cire qui fermait l'urne sauvée par ses soins. Elle était là, celle qui devait lui apparaître dans toutes les splendeurs de sa jeunesse immortelle, encore un instant, et elle sortirait aussi belle que la déesse née des flots de la mer.—O dé-illusion ! la cire n'était pas à moitié séparée des bords de l'urne, qu'un flot d'écume s'en échappait, débordant de tous côtés, parfumée et pétillante.

L'urne tomba des mains du Faune désespéré et, se brisant à ses pieds, inonda le sol de toute la liqueur qu'elle contenait.

Mais aussitôt s'élevèrent de la terre, aride tout à l'heure, des ceps chargés de raisins déjà mûrs ; les grappes luisaient au soleil, abondantes et vermeilles, et l'air s'imprégnait autour d'elles de la senteur qu'ont les pampres en juin.

Le Faune, il y a un instant prêt à maudire Jupiter, comprit alors le sens des paroles du souverain des dieux, et, depuis ce temps, la vigne revient chaque année parer de ses trésors les coteaux qui portent le nom de la nymphe blonde.

—Les poules, on le sait, ont l'habitude de se poudrer, c'est-à-dire de se rouler dans la terre bien sèche et bien fine ; elles la lancent en l'air avec leurs pattes et leurs ailes et s'en couvrent complètement. Ce qu'on connaît moins, est le but de cette habitude. Les volailles sont infectées de parasites, poux et acarus, de diverses sortes qui pullulent dans leur plumage.

Ces parasites se multiplient tellement dans certains poulaillers, qu'ils arrivent à décimer réellement la basse-cour ; leurs piqûres incessantes privent les volailles de sommeil et fatiguent tellement celles-ci que les sujets naturellement faibles ne tardent pas à périr d'épuisement ; si l'on y prend garde, les animaux les plus robustes finissent aussi par succomber.

Or, le poufrage des poules a pour but de les débarrasser de ces hôtes incommodes et nuisibles. Il est donc essentiel de le favoriser ; pour cela, il est nécessaire de leur préparer une place dans un coin, à l'air autant que possible, bien abrité de la pluie, où les bêtes trouvent toujours, même en hiver de la terre bien sèche, à laquelle il est bon d'ajouter quelques poignées de soufre ; c'est un puissant insecticide qui ne saurait faire aucun mal aux volailles et qui les garantira contre la multiplication de leurs parasites.

NOUVELLES D'EUROPE.

FRANCE.

La conduite de Gambetta—Démision des employés—Réunion des députés libéraux—Réunion des députés bonapartistes.

Londres, 18.—Un correspondant de Paris pense que Gambetta veut faire une farce du rejet de la déclaration ministérielle et prendre prétexte de la nomination de Gresly comme ministre de la guerre pour se séparer du ministère plutôt que de subir une défaite avec lui.

On croit de plus en plus que la résignation de MacMahon est improvable.

Londres, 19 janvier.—Une dépêche de Paris dit que le ton des organes radicaux devient de plus en plus accentué. La situation est des plus graves, car en arrière de la question de la démission des employés, se trouve l'attaque des Jacobins concernant les changements dans la magistrature.

Paris, 18.—Aujourd'hui une assemblée de 242 députés de la gauche a de nouveau déclaré que le programme ministériel n'était pas acceptable. Toutefois la déclaration ajoutée qu'avait de prendre une décision finale ils attendront que le gouvernement donne des explications à la chambre.

Paris, 19.—L'organe de Gambetta dit que le gouvernement en adoptant une politique d'inaction vient de sceller son destin.

A une assemblée des bonapartistes, monsieur Rouher et la majorité présente a été d'avis que les Bonapartistes devaient combattre pour la conservation des principes conservateurs. La minorité était favorable à la précipitation de la crise.

BELGIQUE.

Exposition internationale, Bruxelles, 19.—En 1880, il y aura à Bruxelles, une exposition internationale.

ITALIE.

Interpellation et réponse.

Rome, 18.—A la chambre des députés, hier, M. Dupretis, en réponse à une intervention du Signor Ercole, au sujet de la disparition du colonel Gola, l'un des membres de la Commission chargée de fixer la frontière Serbe, a déclaré que Gola avait quitté Bucharest le 3 décembre et devait rejoindre le major Wilson, aussi membre de la Commission, à Rüstchuck. Mais depuis lors, on n'a pas entendu parler de lui.

FAITS DIVERS.

Nouvelle à sensation.—Une correspondance de Londres donne une nouvelle surprenante ; elle assure, qu'à la réouverture du Parlement impérial, la Reine Victoria fera annoncer son intention de résigner en faveur du Prince de Galles, qui deviendra régent.

LE MORT VIVANT.—Il vient de se passer, dans un village des environs de Mulhouse, dit l'Express, une petite scène dont un de nos lecteurs nous garantit l'authenticité : Si non è vero...

Voici ce fait : Une femme, qui probablement n'était pas satisfaite de la vie conjugale, avait songé à se débarrasser de son mari à l'aide d'un poison quelconque. Comme la langue lui démanageait et qu'elle éprouvait le besoin d'une confidente, elle fit part de ses projets à l'une de ses voisines, une bonne vieille, qui s'empressa naturellement de prévenir le mari. Ce dernier ne s'alarme pas pour si

peu ; il court chez le pharmacien, l'in forme de la tentative d'empoisonnement que sa femme veut commettre sur sa personne et lui recommande, lorsque sa femme viendra lui demander du poison, de lui donner une drogue tout à fait inoffensive, ce que fit le pharmacien.

La femme, en apprêtant le dîner de son homme, y mêle le prétendu poison, elle voit avec beaucoup de plaisir, qu'après avoir goûté au mets "empoisonné" son mari tombe tout à coup comme foudroyé sur le sol. Sans perdre de temps, elle passe la corde autour du cou du mort et essaie de le pendre pour simuler un suicide ; mais le corps est très lourd : elle ne peut le soulever.

Pour jouer la comédie jusqu'au bout, l'aimable femme court dans le village, se lamente, sanglote et crie partout que son mari vient de mourir subitement. On essaie en vain de la consoler ; on rentre avec elle et on pénètre dans la chambre mortuaire. Mais, ô miracle ! pendant que tout le monde réuni autour du prétendu cadavre, déplorait la mort de celui qui n'était plus, le mort ressuscite subitement, et, se précipitant sur sa femme, lui administre une volée de coups de bâton qui, probablement, lui enlèvera l'envie de recommencer.

A PROPOS DE REGICIDES.—On sait que le roi Louis Philippe avait l'habitude de se médicamenter chaque dernier jour du mois. A ces époques il se faisait apporter, dans la soirée un bol de bouillon froid dans lequel il déversait, secundum artem, une fiole d'huile de castor, pour son déjeuner ultra-matinal.

Une nuit, vers deux heures, une personne attachée au palais tombe malade comme un coup de foudre, dans le poste des Tuileries occupé par la garde nationale.

—Y a-t-il un médecin ici ? —Oui, répond le docteur Bonami, dont nous tenons l'histoire et qui était capitaine du poste ; il y a moi !

—Docteur, on a tenté d'empoisonner le roi ; un domestique qui vient d'apporter un breuvage destiné à Sa Majesté expire en ce moment dans des convulsions atroces.

—Conduisez-moi vers le malade et réveille le roi !

On amène le docteur auprès du lit du malheureux. "Grâce, grâce, du secours, hurle l'infortuné valet en voyant apparaître le capitaine."

—Oh ! pardon, sire, pardon, s'écrie le mourant, c'est moi qui ai bu le fatal poison, mais j'ai sauvé la vie du roi ! Sire, n'oubliez pas ma femme et mes orphelins !

—Gourmand, répond le roi en souriant, tu en seras quitte à meilleur compte. C'était de la bonne huile de castor, et tu m'en diras des nouvelles !

COURSES D'HOMME.—La saison de sport à Londres vient de se terminer par une expérience curieuse et qui prendra rang dans les annales de gymnastique.

Il existe à Londres un certain baronnet, sir John Astley, qui est passionné pour la course à pied, et a offert un prix de 500 livres sterling à celui qui parcourerait 500 miles en six jours. Vingt quatre concurrents ont répondu avec enthousiasme à nos appel.

La course devait commencer le lundi. Au coup d'une heure, lorsqu'on ouvrit les portes, la foule se précipita dans la salle où devait avoir lieu le concours et où siégeait sir John Astley, un vrai gentilhomme campagnard, grand et gros, rouge et pousif. Devant lui se tenaient respectueusement les vingt-quatre concurrents. Westen le grand marcheur, arrivé exprès d'Amérique pour tenter l'épreuve, était là, revêtu d'une veste de velours à boutons d'argent, avec une ceinture rouge par dessus et le pantalon de cuir des trappeurs. Sir John Astley—qu'on pourrait appeler sir John Falstaff, vu sa corpulence—prononça un discours finissant par ces mots : — en avant, garçons ; partez, et sauve qui peut !

Là-dessus, sir John frappa dans sa main pour donner le signal du départ, et les vingt quatre concurrents s'élançèrent pour ne plus s'arrêter pendant six jours et six nuits. Le champion américain a renoncé dès le troisième jour, et c'est un individu obscur, presque inconnu sur le turf du pédés-trianisme, qui seul a pu tenir bon jusqu'à la fin et qui a gagné le prix.

DIVERS.—Dans les premiers jours du mois dernier, madame Gagné est morte à Scottsville, (N. Y.) à l'âge de 103 ans. Son mari qui vit encore, est maintenant âgé de 110 ans.

—On cite dans le Michigan deux frères jumeaux, du nom de Wilkins, âgés de 179 ans. Ils ont épousé les deux sœurs et vécu heureux sur deux fermes contigües. Ils sont tous deux père de nombreux enfants.

Naissance. En cette ville, le 20 du courant, la Dame de Monsieur C. E. L. Desaulniers, entrepreneur de Pompes Funèbres, un fils.

ON A BESOIN de deux bons apprentis à ce bureau.

Le Sirop de Gomme d'Epipette Rouge de Gray est inappréciable pour les orateurs et les chanteurs en ce qu'il empêche cette sèche resse de la bouche et cette douleur de la gorge dont se plaignent ceux qui ont fait usage des lozenges ou trochées ordinaires.

John Andrew, Ecuyer, professeur d'Eloquence, Montréal, dit que c'est le seul remède qu'il emploie et qu'il recommande aux chanteurs qui s'en trouvent toujours bien.

Un Fait Etonnant.

Un grand nombre d'Américains meurent aujourd'hui des effets de la Dyspepsie ou de la maladie du foie. Le résultat de ces maladies sur les masses est des plus alarmants en leur rendant la vie à charge au lieu de la leur faire utile et agréable comme ça devrait être.

Ayez entière confiance et consultez les Pharmaciens et vos amis et essayez d'une bouteille de Greens August Flower. Un prompt soulagement est assuré. Des millions de Bouteilles de ce remède ont été données à l'essai, et dans tous les cas le résultat a été satisfaisant. Vous pouvez, pour essayer, acheter une bouteille pour 10 cents. Trois doses donneront du soulagement au cas le plus invétéré. Positivement vendu par tous les pharmaciens sur le continent de l'Ouest.

28 Juin, 1878.

Comment on perd la force et comment on la recouvre.

Nous avons récemment publié une édition Du Dr. Culverwell's Celebrated Essay, (Essai célèbre du Dr. Culverwell, sur la guérison radicale et permanente (sans médicaments) de la débilité nerveuse, de l'impairité Mentale et Physique résultant d'excess.)

Adressez : The Culverwell's Medical Co 41 ANN, ST, NEW-YORK Post Office, Box 4586—1a.

HOTEL A LOUER

LE MAGNIFIQUE HOTEL à quatre étages, connu sous le nom d'Hotel de Trois-Rivieres, propriété de M. Pierre Dupuis, maintenant occupée par MM. Dupuis & frère Nos, 42-44-46 Rue Badeaux.

Chambres Spacieuses et bien Aérées

19 PLACES D'ECURIE, TERMES : MODÉRÉS

Pour plus amples informations s'adresser sur les lieux à L. A. DUPUIS,

Trois-Rivieres 22 Janvier, 1879 —31a.

THREE-RIVERS GAS COMPANY.

TWENTY-FIFTH ANNUAL REPORT OF THE THREE-RIVERS GAS COMPANY OF THE ACT 16 VICT. CHAP. 173 SEC. 14.

Three Rivers January 18th. 1879.

Amount Capital Stock.....\$20000 Cap. Stock Sub. and paid in.. 19670 EXISTING DEBTS.....\$ 82.00

James McDougall, President

DIRECTORS.

Geo. B. Houlston, Sévère Dumoulin, J. N. Bureau, James Shortis,

John Godwin, Secretary of the said Company being duly sworn on the Holy Evangelist, doth depose and say, that the foregoing Report is a true and faithful statement of the Capital Stock, amount of stock subscribed and paid in and Existing debts of the Three-Rivers Gas Company.

JOHN GODWIN.

Sworn before me at Three Rivers this 18th. day of January 1879.

JAMES SHORTIS, J. P.



Le Constitutionnel



TROIS-RIVIÈRES, 20 JAN. 1879

IL A ÉTÉ FIDÈLE A SON PARTI.

Nous reproduisons de l'Opinion Publique l'article suivant, dû à la plume de Mr. L. O. David.

"Voilà de notre temps, le plus bel éloge que l'on croit pouvoir faire d'un homme qui arrive où il veut. Tout le monde dit cela, et nous-même nous l'avons dit, sans faire les distinctions nécessaires.

Il y a de ces opinions ou de ces phrases banales qu'on accepte sans les discuter, qu'on répète par l'habitude et qu'on applique à tort et à travers.

"Il a toujours suivi son parti," dit-on, dans certains pays, en Amérique, surtout en France où les partis sont séparés par des principes fondamentaux, en politique comme en religion, cela peut être un éloge; les questions de détail, d'administration, sont peu de chose comparées aux grands problèmes de la forme et de la constitution des gouvernements. Etre royaliste ou républicain toute sa vie, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, malgré les défauts et les fautes de son parti, peut être un mérite.

Mais ici, au Canada, où l'on ne divise profondément les esprits, où, en général les chefs ont la même manière de voir relativement aux grands principes qui constituent le fondement de l'ordre social, c'est bien différent.

"Il a suivi son parti" peut fort bien vouloir dire que celui dont on parle a préféré son parti à sa conscience, ou à l'intérêt de son pays, ou qu'il n'a pas eu assez d'énergie, de patriotisme, d'honnêteté pour reprocher ses amis ce qu'il avait reproché à ses adversaires. Un homme a moins le droit ici que partout ailleurs d'excuser les fautes de son parti, ses tergiversations et ses erreurs, en invoquant la raison suprême du salut du pays, de la conservation de la société. Par exemple, ceux qui redoutaient les dangers de la Confédération ont eu tort de l'accepter seulement par crainte de voir arriver les libéraux, et ceux qui, après avoir demandé la protection à grands cris, la repoussent aujourd'hui parce qu'elle est utile au parti conservateur, n'ont pas moins tort.

Si tout le mérite en politique consiste à suivre son parti les yeux fermés, les libéraux qui dénoncent l'affaire du Pacifique doivent donc approuver les conservateurs qui ne sont pas séparés de leurs chefs par cette question, et les conservateurs doivent admirer ceux qui, après avoir demandé la protection, l'ont abandonnée et la repoussent aujourd'hui? Et ceux qui, dans la presse ou sur les hustings, prêchent au peuple l'obligation de condamner les fautes de leurs adversaires et de se séparer, par conséquent du parti qui a commis ces fautes, ont donc grandement tort?

Suivre toujours son parti n'est pas suffisant pour consacrer la gloire et le mérite d'un homme, et peut-être souvent une preuve de lâcheté ou d'égoïsme. Autrement, un parti ne serait qu'une association d'hommes liés ensemble pour servir leurs fins personnelles, et toujours prêts à tout sacrifier, morale, religion, patrie, à l'intérêt suprême du parti. Pour rester au pouvoir ou y arriver et mériter l'honneur d'avoir été fidèle à ses chefs, il faudrait abdiquer sa conscience et sa raison.

Il est temps qu'on rende aux mots leur signification, au bon sens et à la morale leurs droits méconnus; qu'on fasse disparaître des notions si dangereuses pour le cœur et l'esprit de la jeunesse, si funestes en général à la société.

servir son parti, quand on l'a fait consciencieusement, sans renoncer à ses principes et faire violence à sa conscience, et c'est dans ce sens qu'on peut quelquefois louer un homme d'avoir été fidèle à son parti. Mais nous ne voulons pas qu'on transforme en principe absolu une règle qui, dans ce pays plus que tout autre, souffre des exceptions, ou, pour parler plus clairement, qu'on fasse toujours un mérite à un homme de ce qui devrait être souvent sa condamnation devant Dieu et devant les hommes.

Ce qui fait que, à notre époque, on estime tant ceux qui sont fidèles avant tout à leur parti, et on tient si peu compte de l'indépendance, c'est qu'ici les partis tendent à devenir de plus en plus de simples associations de protection et de secours mutuel. Les gens se ruinant dans la politique ou y entrant avant de rien posséder, sont obligés d'en vivre et se croient forcés de consulter en toutes choses bien plus leur intérêt personnel que celui du pays. Un homme, dans un pareil état de choses, n'a de valeur qu'en proportion de ce qu'il donne à l'association, et l'indépendant est un être isolé, perdu dans la masse politique, et, par conséquent, méprisé par les deux partis qui ne peuvent compter sur lui.

Que de services pourtant pourrait rendre un groupe d'hommes indépendants, assez forts pour obliger les deux partis à marcher dans la voie droite, en tenant la balance du pouvoir entre les deux, et en faisant pencher la victoire d'un côté ou de l'autre, suivant les circonstances!

Mais où sont-ils ces hommes assez riches, assez intelligents et assez désintéressés pour continuer ce groupe indépendant? Généralement, ceux qui voudraient être indépendants ne le peuvent, et ceux qui le pourraient ne le veulent pas. Quoi qu'il en soit, commençons par éviter le danger qu'il y a à poser comme principe que tout homme qui est avant tout fidèle à son parti est nécessairement un homme de mérite, et le reste viendra avec le temps, la science, la fortune et les circonstances.

INFORMATIONS.

Sir A. T. Galt s'est rendu à Paris pour ouvrir les négociations avec le gouvernement français au sujet de l'entrée en franchise des navires canadiens en France. Il a eu plusieurs entrevues avec le ministre du commerce, Teisserenc de Bort. On n'en connaît pas encore le résultat.

Le Free Press dit que l'ouverture du Parlement sera le signal d'une série de fêtes brillantes à Rideau Hall.

Le Mail dit que la nomination du nouveau juge-en-chef de la Cour Suprême, excite quelque surprise dans les cercles libéraux, le juge Ritchie n'ayant jamais été conservateur de sa vie. C'est lui qui, conjointement avec le juge Taschereau, avait motivé l'arrêt de la Cour dans l'affaire de Charlevoix.

L'hon. M. Turcotte poursuit la Gazette, de Montréal, pour libelle. Il demande 10,000 de dommages-intérêts pour les articles dans lesquels on l'accuse d'avoir trafiqué de son vote. La Gazette a refusé de se rétracter.

L'Eclair dit que voici quelques détails sur la scène tragique qui s'est passée à London, Ont. il y a deux ou trois jours.

Mlle Walker, en préparant le déjeuner s'est mise à rire à une saillie drolatique d'un garçon engagé, et en riant, elle tomba morte. Sa mère était absente. En rentrant et en apprenant la mort de sa fille, elle se rendit auprès du cadavre; sa surprise pénible et la douleur furent tellement fortes qu'elle en expira au bout de 10 minutes.

La jeune fille était âgée de 29 ans et est très respectable. Un nommé Robert Cousins lui faisait la cour. En apprenant la mort de celle qu'il aimait il sortit, saisit un couteau et se trancha la gorge. On le crut mort, mais un médecin appelé pansa la blessure, et on assure qu'il en reviendra.

Une dépêche d'Outaouais dit: "M. Perrault, Secrétaire de la commission Canadienne à l'Exposition de Paris est en cette ville. Il est revenu mercredi dernier et M. May est attendu cette semaine."

Tous les articles exposés à Paris ont été vendus et des relations de commerce ont été établies sur une grande échelle entre le Canada et la France. "Le trophée canadien a été donné au gouvernement français pour servir à l'exposition permanente qui doit être établie à Paris. La souche de

l'arbre monstre de la Colombie Britannique a été divisée en cinq parties dont une a été donnée au Jardin des Plantes, une à l'École des Arts et Industries à Nancy, la troisième à Lord Dufferin et une autre au Musée Colonial à Londres.

Les exposants canadiens ont remporté deux cent cinquante prix."

On lit dans L'Union de St Hyacinthe:

Dimanche dernier, une foule très-nombreuse, parmi laquelle on remarquait grand nombre de cultivateurs, remplissait la salle de l'Hotel de Ville, afin d'entendre la seconde conférence donnée sous les auspices du Club National, et de témoigner par là leur encouragement pour l'œuvre entreprise par le Club et leur admiration pour le conférencier du jour. Après quelques mots d'introduction par M. le Président, l'hon. Wilfrid Laurier prit la parole et commença par faire sentir les bienfaits de l'instruction. Il s'arrêta ensuite à ce préjugé trop commun à l'effet qu'on ne peut la puiser que sur les bancs d'une école ou d'un collège, et cita l'exemple de Lincoln et de Johnson qui, parvenus à un âge relativement avancé ne savaient ni lire ni écrire, ont cependant réussi, à force de persévérance et de travail à occuper le premier poste dans la République des Etats-Unis. Persévérance et travail, voilà les deux moyens que M. Laurier suggéra à ceux qui n'avaient pas eu l'avantage de puiser la science sous la direction d'un professeur, afin d'acquiescer une somme de connaissances suffisantes pour marcher au premier rang dans leurs positions respectives, et même attendre à tous les honneurs. Dans notre pays, le champ de bataille est ouvert à tout le monde, et la victoire et sa couronne de gloire et de charge publiques est à la portée de ceux qui travaillent, de quelque condition de la société qu'ils soient partis.

L'honorable M. Langevin termina par quelques remarques sur notre système d'éducation, qui a été amplement perfectionné depuis quelques années, mais est encore susceptible d'être amélioré. Le savant conférencier a eu le plus bel éloge de son travail dans l'attention avec laquelle il a été écouté. Il est au-dessus comme orateur et comme écrivain, des louanges vulgaires; aussi, M. Mercier, en lui succédant, s'est-il borné à dire que tout ce qu'il croyait convenable de faire était de remercier l'honorable Wilfrid Laurier d'avoir choisi un sujet aussi pratique.

Remerciements.

Les Sœurs de la Providence croient remplir un devoir en offrant publiquement leurs plus sincères remerciements à toutes les personnes qui ont en quelque manière que ce soit contribué au bazar annuel en faveur de leur Asile. Cette année, malgré l'extrême pénurie d'argent, ce bazar, dépassant toutes les prévisions, a donné le beau résultat de \$950.00. Cette somme a été partagée entre leur asile et les conférences de St. Vincent de Paul. Elles désirent remercier d'une manière plus spéciale les Dames du comité et les autres Dames de l'Association charitable, dont le fidèle encouragement leur est d'un si puissant secours dans l'accomplissement de leurs œuvres qui sont l'objet de leur Institut.

Elles prient en même temps ces Dames d'agréer leurs remerciements pour les sacrifices que, tout dernièrement encore, elles se sont imposés pour offrir aux heureux protégés de leur Asile le somptueux dîner des pauvres.

Nerfs merveilleux d'une femme

Mme Isidore Middleton, une très-jolie femme, et l'une de celles qui font la mode à Mobile, E. U., peut certainement se vanter de posséder un sang-froid et un véritable courage moral qui est rare de rencontrer chez les personnes de son sexe.

Dans la soirée du 19 septembre elle était dans son boudoir serrant quelques bijoux, quand elle remarqua que la position particulière, de la lampe qui brûlait sur une chaise dans un coin de la chambre, faisait paraître sur le plancher, presque à ses pieds, l'ombre d'un homme accroupi sous une large table au centre du salon. Elle remarqua aussi qu'une main de cette ombre n'avait que deux doigts, et se rappela que plusieurs vols considérables avaient récemment été commis dans le voisinage, dont on accusait un bandit nègre qui ne comptait que deux doigts à sa main droite.

M. Middleton était absent de la ville, et outre elle-même, il n'y avait

qu'une servante dans la maison. Au lieu de s'évanouir de peur, ou de crier au secours, la brave dame s'assit à la table même sous laquelle était caché le bandit, et sonna pour la servante.

—Donnez-moi ce qu'il faut pour écrire, Brigitte dit-elle, avec un calme parfait. Je veux que vous portiez immédiatement ce billet à M. Folfar, le bijoutier, et vous me rapporterez mon collier de diamants et mes pendants d'oreille, que j'y ai laissés pour réparations il y a quelques jours. Apportez-les avec vous, réparés, ou non. Ils sont de beaucoup les plus importants articles de bijouterie que je possède et je ne veux pas passer une autre nuit sans les avoir dans mon bureau.

Le billet fut écrit et envoyé, mais au lieu de contenir ce qu'elle venait de dire à haute voix, (pour que le voleur l'entendit, car elle n'avait pas de bijoux en réparations) c'était une note au bijoutier, ami intime de la maison, à laquelle expliquait sa terrible position, et l'implorait de venir à son secours, accompagné d'une force de police, à la réception de la missive.

L'agonie que cette femme délicate endura quand elle fut seule dans la maison, sachant la présence de ce redoutable bandit sous la table contre laquelle elle s'appuyait, peut mieux s'imaginer que s'écrire; mais ses nerfs de fer la soutinrent jusqu'au bout.

Elle bailla, fredonna un air d'opéra, tourna les feuilles d'un roman, et par d'autres faits et gestes inspira à l'intrus une parfaite sécurité et espérance de succès et elle attendit, le cœur, lui battant à se rompre et le regard rivé sur sa petite horloge.

Enfin, arriva le secours tant demandé. On sonna à la porte, et elle descendit tranquillement l'escalier pour l'ouvrir. La ruse avait réussi. Elle fit entrer non seulement Brigitte mais aussi M. Folfar, et trois solides policemen. Ces derniers montèrent doucement en haut et dans le boudoir, où ils se jetèrent soudainement sur le voleur et si inopinément qu'ils s'en éparpillèrent presque sans effort.

Le prisonnier fut identifié comme le célèbre bandit nègre Clapham, mieux connu sous le nom de Jeff à deux doigts. Il est maintenant dans la prison d'Etat d'Alabama pour une période de 20 ans.

Marque de distinction

On connaît le goût prononcé de S. A. R. la princesse Louise pour les arts et l'intérêt qu'elle prend à leur avancement. Elle vient d'en donner une nouvelle preuve qui sera particulièrement bien vue de la population canadienne-française.

Lundi M. Alfred Desève, de Montréal, a été admis au Rideau Hall en présence de Son Altesse Royale. Il a exécuté en sa présence trois morceaux qu'elle a écoutés avec la plus grande attention et qu'elle a fort goûtés. Après avoir félicité le jeune violoniste canadien, elle lui a permis de prendre le titre honorable de "Violoniste de S. A. R. la princesse Louise." Elle lui a de plus promis son patronage pour son concert du 17 février et s'est engagée à y assister.

Cette marque de distinction fait le plus grand honneur à M. Desève.

Nouvelles.

A une séance du conseil de ville tenue le 16 courant, M. John B. Gail, loup, a été nommé assistant comptable de l'aqueduc.

Hier, soir vers sept heures un incendie s'est déclaré dans le haut de la maison de Madame Bald, sur la rue Niverville, occupée par M. W. Chagnon. La Brigade du feu s'est rendue promptement sur les lieux et a pu le maîtriser en très peu de temps. Les dégâts causés par l'eau, surtout, sont considérables. Les pertes sont nous dit on, couvertes par les assurances.

Le Post, de Montréal, prétend savoir que Mgr. Gilooley, évêque d'Elphin, qui avait d'abord refusé de succéder au regretté Mr Controy, comme délégué apostolique en Canada, est revenu sur sa décision et arrivera en Canada prochainement.

ARRESTATION.—Vendredi dernier notre habile chef de police, M. Ovide Rocheleau, a opéré l'arrestation, en cette ville, d'un tramp accusé du vol de cinq fioles de Palma Christi, propriété du Docteur Lesage.

Lorsque la Princesse Louise est à Rideau Hall l'étendard royal flotte au sommet de l'Hotel du gouvernement; lorsqu'elle est absente le Union Jack remplace l'étendard royal,

INVITATION.—S. G. Mgr. Langevin, Evêque de Rimouski, vient d'inviter les fidèles de son diocèse à prier pour le succès de la cause de béatification de Mgr. de Laval.

Nous accusons réception de l'ALMANACH DE VENNOR pour 1879. C'est évidemment le meilleur qui ait été publié. Sa circulation s'étend aujourd'hui jusque dans les Etats les plus reculés du Nord et de l'Ouest. Le portrait de l'auteur par Walker au frontispice de l'ouvrage, est parfait de ressemblance. Cet Almanach devrait se trouver dans toutes les familles. C'est la meilleure recommandation que nous puissions lui donner. Nos remerciements à qui de droit pour cet envoi.

FAITS DIVERS

LES ÉTUDIANTS EN DROIT.—On nous raconte une curieuse affaire arrivée à quelques étudiants de Québec qui se disposaient à se faire remettre à l'étude du droit.

Ces étudiants s'étaient déjà présentés il y a quatre ou cinq mois devant les examinateurs du barreau de Québec et avaient été renvoyés après un assez sévère examen.

Craignant, supposons nous, de succomber une seconde fois, s'ils tentaient de passer un second examen devant le barreau de Québec, ils notifièrent le barreau de Montréal, qu'ils avaient l'intention de passer leur examen devant lui.

Nos jeunes étudiants pleins d'espérances, partirent en conséquence pour la cité de Montréal. Par malheur, les examinateurs du barreau montréalais avaient reçu instruction de quelques avocats de cette ville qu'ils ne devaient pas admettre les étudiants québécois à passer leurs examens vu que ceux-ci avaient échoué lors de la première épreuve subie à Québec.

Le barreau de Montréal trouva ces raisons très-justes et refusa carrément de faire subir l'examen demandé à nos jeunes étudiants.—Le Nouvelliste.

UNE CAUSE INTÉRESSANTE.—Les journaux de Toronto parlent d'une cause très intéressante qui vient d'être jugée en appel. C'est la cause de McArthur vs Eagleson.

Un jugement promettant au demandeur de faire expulser le défendeur avait été rendu en cour inférieure. Voici les faits. Le demandeur a laissé sa femme et sa famille dans le comté de Middlesex, il y a plus de 30 ans et est allé aux Etats-Unis. Sept ans après son départ sa femme prit un second mari avec lequel elle vécut sur la ferme du demandeur. Elle et son mari hypothéquèrent la propriété à la compagnie dite "Canada P. B. et S. Society" qui la vendit. Le défendeur Eagleson en devint l'acquéreur.

Le demandeur McArthur étant revenu au pays en juin 1877, prit un bref d'expulsion contre le défendeur pour rentrer en possession de sa propriété. Il alléguait qu'il avait droit de reprendre sa propriété et que quelque coupable qu'il ait été, sa négligence ne pouvait même au préjudice d'un acheteur de bonne foi le priver de son droit de propriété. Le défendeur prétendit que la possession de la femme représentait la possession du mari. La cour d'appel confirme le jugement rendu en cour inférieure qui dépossède le Eagleson.

FUTUR VOLCAN.—Dans la concession St. Jean, à quatre lieues du village de la Baie St. Paul, Charlevoix, des arpenteurs ont découvert une montagne sur le sommet de laquelle il n'y a pas de neige, bien qu'il y ait tout autour, La chaleur de la terre est telle en cet endroit, qu'elle se fait sentir à travers le cuir de la chaussure. On a lieu de croire qu'une éruption se produira bientôt dans une des montagnes voisines.

SCÈNE ALLEMANDE.—Voici une scène de meurtres qui se passe en Allemagne, et que les Fliegende Blätter ont recueillie pour en faire le sujet de leur principale gravure. Ce dessin représente une vieille demoiselle, assise à une table d'hôte entre un monsieur d'un âge fort respectable et un jeune sous-lieutenant. Voici la légende:

Une vieille demoiselle, qui a été victime dans sa jeunesse des serments d'amour d'un onicier, a conçu, à la suite de cette mésaventure, une haine inextinguible contre toutes les personnes de cette condition. Elle saisit toutes les occasions qui s'offrent à elle de se venger des représentants de ce corps.

Elle se trouve un jour accidentellement à la table d'un restaurant, à côté d'un jeune officier imberbe. Le démon de la méchanceté s'empare d'elle aussitôt et jetant de côté un venimeux regard sur le jeune fils

de Mars, elle dit à un monsieur qui était assis à côté d'elle et cela assez haut pour que le sous-lieutenant pût l'entendre:

—Je ne comprends pas comment un grand nombre de nos officiers, qui ne paraissent rien moins que redoutables, peuvent inspirer des craintes à l'ennemi.

Le jeune officier qui sentit très-bien que ce propos était à son adresse, se tourna avec un flegme parfait vers la malicieuse demoiselle:

—Je puis fort bien vous l'expliquer, dit-il; on emmène avec soi en qualité de vivandière, une vieille folle, et l'ennemi, frappé de terreur, s'enfuit aussitôt.

SOUVENIRS DE 1837.—On lit dans la Gazette de Fénélon Falls:

M. William Jameson, de Pointe Fortune, Province de Québec, qui vient de mourir chez sa sœur, Madame Cunningham, avait demandé que s'il succombait à une maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps, on fit son autopsie pour retrouver, disait-il, une balle et un fragment de boucle qu'il avait dans le corps depuis quarante ans.

En 1837, année célèbre par les troubles qu'il y eut au Canada, M. Jameson, alors jeune homme bien charpenté, demeurait à Carillon, Bas-Canada. Un jour, au bureau de poste du village, en discutant politique avec un patriote, celui-ci se servit d'un langage un peu insultant pour M. Jameson et finalement celui-ci exaspéré le frappa; le patriote tira alors son pistolet, et fit feu sur son antagoniste.

La balle vint frapper une boucle d'une brassière et entra dans la poitrine de M. Jameson qui faillit succomber à la blessure. Le blessé resta six semaines au lit.

Ces laps de temps expirés, M. Jameson se retrouva bien comme auparavant sans éprouver la moindre douleur de la blessure qu'il avait reçue; mais comme on n'avait jamais pu extraire la balle et le fragment de la boucle, M. Jameson avait exprimé le désir qu'après sa mort l'on fit l'autopsie de son corps.

Les Drs. Allen et Bryson se conformant au désir du défunt, ont fait l'ouverture du cadavre et ont retrouvé la balle et le fragment de boucle, près de la colonne vertébrale, la balle reposait sur le diaphragme et était entièrement enveloppée dans une formation cartilagineuse très-épaisse, tandis que le fragment de boucle se dissimulait en partie derrière un dépôt de consistance musculuse.

ON A BESOIN de deux bons apprentis à ce bureau.

Un Fait Étonnant.

Un grand nombre d'Américains meurent aujourd'hui des effets de la Dyspepsie ou de la maladie du foie. Le résultat de ces maladies sur les masses est des plus alarmants en leur rendant la vie à charge au lieu de la leur faire utile et agréable comme ça devrait être. Ayez entière confiance et consultez les Pharmaciens, et vos amis et essayez d'une bouteille de Greens August Flower. Un prompt soulagement est assuré. Des millions de Bouteilles de ce remède ont été données à l'essai, et dans tous les cas le résultat a été satisfaisant. Vous pouvez, pour essayer, acheter une bouteille pour 10 cents. Trois doses donneront du soulagement au cas le plus invétéré. Positivement vendu par tous les pharmaciens sur le continent de l'ouest. 28 Juin, 1878.

THREE-RIVERS GAS COMPANY.

TWENTY-FIFTH ANNUAL REPORT OF THE THREE-RIVERS GAS COMPANY OF THE ACT 16 VICT. CHAP. 173 SEC. 14.

Three Rivers January 18th. 1879.

Amount Capital Stock.....\$20000
Cap. Stock Sub. and paid in.. 19670
EXISTING DEBTS.....\$ 82,00

James McDougall, President

DIRECTORS.

Geo. B. Houlliston,
Sévère Dumoulin,
J. N. Bureau,
James Shortis,

John Godwin, Secretary of the said Company being duly sworn to the Holy Evangelist, doth depose and say, that the foregoing Report is a true and faithful statement of the Capital Stock, amount of stock subscribed and paid in and existing debts of the Three Rivers Gas Company.

JOHN GODWIN.

Sworn before me at Three Rivers, this 18th. day of January 1879.

JAMES SHORTIS, J. P.